



HAL
open science

L'ambigüité du message satirique en prose chez Jonathan Swift

Mélissa Richard

► **To cite this version:**

| Mélissa Richard. L'ambigüité du message satirique en prose chez Jonathan Swift. 2018. hal-02326758

HAL Id: hal-02326758

<https://hal.science/hal-02326758>

Submitted on 22 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ambigüité du message satirique en prose chez Jonathan Swift

par [Mélicca Richard](#) · 18 juillet 2018



L. J. Rhead "The Servants Drive a Herd of Yahoos into the Field" | Metropolitan Museum of Art

Quelles sont les motivations qui poussent l'auteur satirique à écrire et la possible transformation qu'encourt le message entre le moment de l'écriture et sa réception par le lecteur ? En d'autres termes, quelle interprétation en fait-il. Que se passe-t-il entre le moment de l'écriture et la lecture d'une œuvre ? L'auteur sur lequel porte cette communication est un écrivain anglo-irlandais principalement connu pour ses écrits et ses nombreux pamphlets satiriques : Jonathan Swift. De 1681 à 1688, Swift effectue ses études à *Trinity College* à Dublin. En 1689, il se rend en Angleterre où il devient alors le secrétaire du diplomate Sir William Temple. Satiriste encre dans son temps, il était membre à part entière du *Scriblerus Club* qui avait été fondé en 1712. Ce club rassemblait des satiristes tels qu'Alexander Pope ou John Gay et critiquait tout particulièrement les excès de l'érudition, ce qui donna par exemple lieu à l'écriture des *Mémoires de Martinus Scriblerus*. Jonathan Swift est également l'auteur du "Conte du tonneau", œuvre majeure qui fait la satire de différentes religions et qui dénonce également les dérives stylistiques des auteurs de son époque. Un livre qui déplaira d'ailleurs à la reine Anne pour son côté irréligieux. En 1721, il commence son œuvre la plus fameuse : *Les Voyages de Gulliver*. Mais il est aussi particulièrement connu pour ses pamphlets acerbes dénonçant les travers politiques et les dérives de ses contemporains comme dans *A Modest Proposal* (Une modeste proposition). Le message satirique peut donc être transmis sous la forme du pamphlet : mais aussi sous celle du récit. Que ce soit un récit de voyage aux apparences réalistes mais au

contenu fantastique, ou un récit sous forme de conte, de nouveaux problèmes se posent : la réception n'est pas la même, le public n'est pas le même.

La satire en question

Les œuvres satiriques sont généralement la manifestation d'une indignation qui pousse l'auteur à une forme de dénonciation, via des attaques ciblées. La question centrale qui se pose alors est la suivante : quel décalage y-a-t-il entre les intentions de l'auteur et la réception du message par les lecteurs ? Cette communication porte sur les deux œuvres majeures de Swift : *Les Voyages de Gulliver* publié en 1726 et *Le Conte du Tonneau* paru en 1704. Comme précisé auparavant, dans *Le Conte du Tonneau*, Swift dénonce le fanatisme religieux sous la forme d'un conte (le conte décrit les événements qui font suite au décès du père de trois fils qui interprètent alors son testament de façons différentes.) Swift effectue une satire virulente de trois branches de la religion chrétienne. Il offre aux lecteurs une dénonciation des dérives religieuses de manière générale ainsi que des dérives stylistiques et thématiques des auteurs contemporains dans les nombreuses digressions qui jalonnent l'œuvre. Des digressions telles que : « digressions sur la folie, digressions en faveur des digressions, ... » Étant donné que le langage satirique doit avant tout transmettre un message, mettre en lumière les dérives et les travers d'une société ou d'une personne ciblée, il est normal de s'interroger sur la transmission du message, la forme de ce dernier et sa réception par le lecteur. Dans son œuvre, Jonathan Swift illustre comment le langage en général (et plus précisément l'écriture) peut faillir à sa mission, comment les mots peuvent se vêtir de multiples sens et se dissoudre entre les lignes du texte. En écrivant, l'auteur cherche à renvoyer un message clair, précis avec un but, une raison et surtout une façon de transmettre ce message qui lui est propre. L'objectif de l'auteur est donc de critiquer, réformer, donner à voir les travers de son temps dans le but de voir le genre humain s'améliorer. La définition même de la satire renforce cette idée : c'est un écrit, un propos ou une œuvre par lesquels on raille ou on critique vivement quelqu'un ou quelque chose. Mais se pose alors le problème de la réception du message ?

Dans un premier temps, Swift semble s'attaquer à des cibles précises et faire des attaques clairement définies. Cependant, avec le temps et les changements d'époque, une possible déformation du message peut avoir lieu et le message peut alors sembler incohérent et ce en partie à cause des blancs, des non-dits, des différentes lectures... Cette subjectivité du message illustre le problème intrinsèque du langage : l'aspect fluctuant de sa réception. Mais pourtant les auteurs satiriques se prêtent au jeu malgré l'impossibilité que rencontre le langage de transmettre le message dans son entièreté. On peut alors se demander si l'écrit satirique, bien que partant d'une indignation, ne revêt pas peut-être d'un aspect plus ludique.

Satire ciblée

Dans un premier temps, l'objectif satirique de Jonathan Swift dans *Les Voyages de Gulliver* nous apparaît comme clairement identifiable. Les références sont claires et directes. En effet, l'auteur s'attaque à des cibles définies et facilement identifiables pour le lecteur : hommes politiques, scientifiques, littéraires et on perçoit clairement les mœurs et les travers dont l'auteur fait la satire. Tout d'abord, Swift s'attaque aux manières de la cour dans *Les Voyages de Gulliver* au chapitre 3 du premier voyage chez les Lilliputiens.

L. Quintanilla "Gulliver's Travels" (1947) | Collection privée



Dans ce voyage, il fait une satire acerbe des mœurs de la cour comme à la page 26 :

Quand une grande charge est vacante, soit par la mort de celui qui en était revêtu, soit par sa disgrâce (ce qui arrive très souvent), cinq ou six prétendants à la charge présentent une requête à l'empereur pour avoir la permission de divertir Sa Majesté et sa cour d'une danse sur la corde, et celui qui saute le plus haut sans tomber obtient la charge.

Il est évident qu'il critique les méthodes de sélection des représentants à la cour et qu'il les tourne en ridicule. À travers ces descriptions, il montre l'arbitraire du choix des hommes politiques, des conseillers du roi et autres représentants officiels. Plus généralement, c'est une dénonciation de l'arbitraire des décisions et du favoritisme.

La politique anglaise est un autre domaine plus vaste qui est sévèrement décrié par Jonathan Swift au chapitre 3 du troisième voyage sur l'île de Laputa. Swift y décrit indirectement et métaphoriquement l'oppression anglaise sur les irlandais. En effet, les Laputians vivent dans une île flottante au-dessus des terres des Lindalinians, et les habitants de l'île exploitent les ressources des terres qu'ils survolent pendant que les habitants à terre vivent dans une terrible pauvreté ; tout comme les anglais pouvaient exploiter les ressources agricoles des irlandais qui mourraient de faim ou de froid. Dans *Les Voyages de Gulliver*, les Laputians imposent leurs lois et leurs directives aux Lindalinians : « 8 mois s'écoulèrent avant que le Roi ne soit pleinement informé de la révolte des Lindalinians. Il ordonna alors que l'île soit positionnée au-dessus de la ville » (p. 129).



J.-J. Grandville "Gulliver découvrant Laputa, la ville volante" (1856) | Collection privée

Cette action est l'illustration même de l'oppression anglaise : l'île du Royaume-Uni est représentée par l'île de Laputa qui domine Lagado (l'Irlande). Ils imposent leur bon vouloir, prennent la production agricole de Lagado et en se positionnant au-dessus de l'île la prive de soleil et donc de possibles récoltes.

Swift s'adonne aussi à la satire des méthodes scientifiques de l'époque et ce principalement à travers la parodie de la « *Royal Academy* » en particulier au chapitre 5 du troisième voyage où il décrit des projets incongrus, irréalisables, et également coûteux réalisés par les scientifiques pendant que le reste du pays est en ruine. On peut voir cela à la page 134 à travers une critique des scientifiques déconnectés de la réalité de leur pays : « C'est dommage, continua-t-il, qu'aucun de ces projets n'ait été perfectionné jusqu'ici, qu'en peu de temps toute la campagne est misérablement

ravagée, que la plupart des maisons soient tombées en ruine, et que le peuple, tout nu, meure de froid, de soif et de faim ».

Et enfin, il ridiculise plus généralement certains travers de la nature humaine dans le quatrième et dernier voyage : en effet, les hommes ressemblent aux Yahoos qui sont décrits comme des êtres rustres et sauvages mais dont les traits rappellent étrangement ceux des humains. Swift tourne par exemple en dérision la cupidité et l'avarice des hommes grâce à la description des « *shining stones* » sortes de pierres précieuses. Swift se concentre sur l'obsession des hommes avec l'or et l'argent en dressant un portrait pathétique des Yahoos obsédés par ces pierres précieuses, presque prêts à donner leur vie pour les préserver : « Nous avons, en quelques endroits de ce pays, de certaines pierres luisantes de différentes couleurs, dont nos Yahoos sont fort amoureux » (p.196).

De plus dans le quatrième voyage on trouve à nouveau un parallèle entre l'oppression des anglais sur les irlandais et la menace du génocide qui pèse sur les Yahoos comme le joug anglais qui pèse sur les irlandais : « Il s'agissait de décider s'il fallait absolument exterminer la race des Yahoos. Un des membres soutenait l'affirmative, appuyant son avis de diverses preuves très-solides » (chapitre 9 du 4^e voyage).

On remarque donc que Swift s'attaque à des cibles précises mais les travers qu'il décrit sont universels. En effet, Swift fait des attaques ciblées mais les lecteurs peuvent tout autant apprécier sa satire des années après même en ayant une connaissance minime du contexte et des références. Ce sont les travers humains qui sont attaqués : l'envie, l'hubris, la prétention... Des notions universelles qui traversent les âges et qui nous parlent toujours aujourd'hui. Mais bien que Swift fasse un portrait acerbe de l'humanité dans sa globalité, il arrive cependant que le message satirique ne soit pas clairement défini, que la référence fasse défaut et que l'objectif satirique ne soit pas clairement perçu par le lecteur.

On a pu voir que Swift faisait directement ou indirectement référence à des cibles claires et définies ou du moins à des attitudes et des comportements qu'il ridiculise et critique. Cependant, le principe même de la satire, son essence même, est de jouer sur l'ironie. Le message transmis par l'auteur revêt alors une forme d'ambiguïté et son aspect incomplet ouvre la possibilité à plusieurs interprétations par le lecteur.

Satire : des cibles manquées ?

On assiste donc à une possible déformation ou incohérence du message en particulier causée par les blancs, les non-dits, les différentes lectures et interprétations du message ou encore par le changement d'époque. Par exemple, l'auteur fait parfois le choix de ne pas tout dire ou de ne pas dévoiler l'objet de sa satire directement et ce en majeure partie à cause des règles de censure de l'époque.

En effet, le risque d'être censuré implique indirectement une forme d'autocensure de l'auteur en amont. Les auteurs contemporains de Swift faisaient souvent face à la nécessité de rester anonymes pour s'éviter les foudres des autorités. Par exemple dans *A Modest Proposal*, Swift se cache sous la plume d'un économiste imaginaire. Sous les traits de cet économiste, il préconise aux irlandais de manger leur progéniture pour remédier au manque de nourriture et à la famine qui frappe les irlandais. Sous couvert d'anonymat, Swift se permet un humour noir et une ironie des plus dérangeantes. De même, dans *Les Voyages de Gulliver*, c'est bien le narrateur Lemuel Gulliver qui est présenté comme l'auteur du journal de voyage et non pas

Jonathan Swift. Dans *Le Conte du Tonneau*, l'identité du narrateur reste aussi incertaine. On remarque donc que Swift joue constamment sur cette ambiguïté autoriale.

Comment faire alors pour transmettre en message sans trop en dire ? Sans s'attirer les foudres des autorités en place ? Possiblement en ne disant pas tout mais donc par conséquence en laissant planer le doute. Dans *Le Conte du Tonneau* par exemple cela se manifeste de différentes manières : l'auteur suggère, évoque mais ne dit pas clairement. Le texte en lui-même se refuse à dire, ou à tout montrer. Apparaissent alors blancs, astérisques, mots tronqués ou rognés. L'auteur critique sans trop en dire : il ne garde par exemple que la première lettre et/ou la dernière lettre d'un mot. Parfois le mot manque totalement et c'est un trait, une marque écrite ou imprimée qui le remplace mais ainsi l'auteur ne peut alors être accusé de diffamation, de vulgarité ou de manque de bienséance puisque c'est le lecteur qui se rend coupable d'imposer une interprétation sur ce qui fait défaut (même si le contexte oriente généralement clairement le lecteur vers une certaine interprétation). On peut remarquer cela à la page 52 dans *A Tale of a Tub* notamment avec la présence de plusieurs traits :

“Another very beneficial project of Lord Peter's was, an office of insurance for tobacco-pipes, martyrs of the modern zeal, volumes of poetry, shadows, _____ and rivers:” ou encore page 101 : « However, if you could prepare some pretty little banter (but not in verse), or a small treatise upon the _____, it would run like wildfire.”

De même page 54 l'auteur n'utilise que les premières et dernières lettres pour éviter ironiquement d'être vulgaire ou de blasphémer : « *And it you fail hereof, G— d—mn you and yours to all eternity. And so we bid you heartily farewell* ». Mais aussi page 57:

“Look ye, gentlemen,” cries Peter in a rage, “to convince you what a couple of blind, positive, ignorant, wilful puppies you are, I will use but this plain argument; by G—, it is true, good, natural mutton as any in Leadenhall Market; and G— confound you both eternally if you offer to believe otherwise.”

Les traits ou les points de suspension viennent dissimuler, remplacer ce qui ne doit être dit mais leur présence, leur inscription dans le texte signalent paradoxalement l'absence au lecteur et la rendent d'autant plus visible. D'autres formes, d'autres signes viennent également marquer le manque et l'absence comme les astérisques. Page 29, l'auteur feint un défaut, un manque dans le manuscrit soit pour ironiquement se moquer des auteurs qui finalement ne maîtrisent pas le sujet qu'ils abordent :

The Ladder is an adequate symbol of faction and of poetry, to both of which so noble a number of authors are indebted for their fame. Of faction, because * * *Hiatus in MS.) * * * Of poetry, because its orators do perorare with a song;

Tout comme à la page 82 :

« There is in mankind a certain * * * *Hic multa * * * desiderantur.* * *and this I take to be a clear solution of the matter.” Et aussi page 98: “[...] so in those junctures it fared with Jack and his tatters, that they offered to the first view a ridiculous flaunting, which, assisting the resemblance in person and air, thwarted all his projects of separation, and left so near a similitude betw:een them as frequently deceived the very disciples and followers of both.* * * Desunt nonnulla* * * * »

Un autre procédé qu'utilise l'auteur pour ne pas tout dire est de clairement énoncer ou préciser qu'il ne dira pas tout comme à la page 87 de *A Tale of a Tub* : « *I shall not further enlarge* » ou « *I shall not descend so minutely as to insist upon the vast number of beaux, fiddlers, poets and politicians* ». L'auteur évoque sa propre restriction et son refus de l'exhaustivité ou du moins son refus de tendre vers une exhaustivité qu'il juge inatteignable. On peut néanmoins noter que loin de ne pas montrer ou de ne pas dire, ces blancs, ces marques d'absence ou ce refus de tout dire viennent souvent au contraire intriguer le lecteur et stimuler son imagination. Se pose alors le problème de la réception des non-dits ou du suggéré par le lecteur. Ces suggestions viennent attiser sa curiosité, ou activer son imagination. Or l'imagination est fluctuante d'un individu à l'autre, d'un milieu social à l'autre ou encore d'une époque à une autre et le message peut devenir de moins en moins clair. Cet aspect vient illustrer le problème intrinsèque et plus général du langage en lui-même.

Décalage entre écrits et interprétations

L'instabilité même du langage et surtout de l'écriture est alors mise en avant par l'auteur. On trouve de nombreuses citations au cœur même du conte *A Tale of A Tub* qui illustrent cette problématique. Page 4 le narrateur insiste sur le décalage entre écrits et interprétations possibles par le lecteur. Lors de la rédaction l'auteur peut avoir un message, une idée en tête mais l'impossibilité que le langage rencontre à couvrir toutes les subtilités de la pensée entre-ouvre une brèche pour l'interprétation qu'en fait le lecteur : « *[the author didn't have] ... thoughts that anything he said would in the least be capable of such interpretations* ». On retrouve la même problématique à la page 6 : « *[it] ... forces interpretations which never once entered into the writer's head* ». L'interprétation du texte par le lecteur semble possiblement éloignée des idées que l'auteur avait en tête au moment de la rédaction du texte. À nouveau page 9, la même problématique apparaît : « *[it] ... fill[s] the reader's mind with ill ideas; and of these the author cannot be accused* ». Dans cet extrait l'auteur semble se dédouaner et rend le lecteur coupable de son analyse et de son interprétation du texte. On constate une forme de distanciation de l'auteur par rapport à ses écrits. Il semble reconnaître, admettre que ses écrits et son message le dépassent en quelque sorte. Il n'a pas un contrôle complet sur l'impact de son message satirique sur les lecteurs. De même, en se dédouanant de toutes les possibles interprétations faites par le lecteur de son texte, il se préserve davantage des représailles éventuelles que son texte pourrait lui causer.

Swift ne semble pas considérer que la satire et son utilisation du langage puissent transmettre un message clair et fixe. Les bons termes, les bons mots font parfois défaut : visuellement, l'absence, la censure viennent compliquer davantage la transmission du message satirique. Le but n'est peut-être pas alors de réformer, de proposer une solution idéale mais bien de soulever des questions, de pousser le lecteur à se questionner sans forcément lui imposer d'idéal précis. Le message n'est peut-être pas chargé de conseils mais il cherche avant tout à montrer du doigt et à défier les attentes du lecteur. La satire n'est-elle donc pas avant tout qu'un moyen de remettre en question, d'amuser et de déstabiliser le lecteur ?

La satire : un plaisir littéraire

On retrouve bien entendu l'indignation à l'origine de l'acte d'écriture mais la satire semble évoluer vers le pur plaisir du jeu et de la création littéraire. Bien que le narrateur des voyages de Gulliver dise écrire pour informer, transmettre son savoir au lecteur on remarque une forme d'ironie qui pourrait alors s'appliquer à Jonathan Swift lui-même. Je cite dernier chapitre du récit :

Je vous ai donné, mon cher lecteur, une histoire complète de mes voyages pendant l'espace de seize ans et sept mois ; et dans cette relation, j'ai moins cherché à être élégant et fleuri qu'à être vrai et sincère. Peut-être que vous prenez pour des contes et des fables tout ce que je vous ai raconté, et que vous n'y trouvez pas la moindre vraisemblance ; mais je ne me suis point appliqué à chercher des tours séduisants pour farder mes récits et vous les rendre croyables.

Comme le narrateur des voyages de Gulliver le mentionne, le but de l'auteur serait bien d'informer, de transmettre des connaissances et des informations mais n'est-on pas encore face à l'ironie swiftienne ? « *My principal design was to inform, and not to amuse thee* » alors qu'en réalité son œuvre montre un jeu permanent avec les normes de l'époque : soit via l'utilisation ironique des genres de l'époque (pamphlets, récits de voyage, comptes-rendus scientifiques, édits officiels, ...), de la critique, et de la déformation des normes... Il parodie les professions de foi des auteurs de récits de voyage. Il reprend les codes, les utilise mais pour mieux en montrer la vacuité.

La possible ironie de ce prétendu engagement à transmettre la vérité dans son plus simple appareil est visible dans un autre passage du texte au début du chapitre 11 du 3^e voyage à la page 162 lorsque le narrateur évoque les Struldbruggs, êtres immortels mais dégénérés :

Je m'imagine que tout ce que je viens de raconter des Struldbruggs n'aura point ennuyé le lecteur. Ce ne sont point-là, je crois, de ces choses communes, usées et rebattues qu'on trouve dans toutes les relations des voyageurs ; au moins, je puis assurer que je n'ai rien trouvé de pareil dans celles que j'ai lues. En tout cas, si ce sont des redites et des choses déjà connues, je prie de considérer que des voyageurs, sans se copier les uns les autres, peuvent fort bien raconter les mêmes choses lorsqu'ils ont été dans les mêmes pays.

Derrière une façade prétendument sérieuse et informative, l'auteur des voyages de Gulliver a les mêmes travers que les auteurs contemporains de l'époque. Il cherche à parler du sensationnel, à divertir, à amuser son lecteur et à être original. Bien entendu, Swift dénonce ce comportement, mais en jouant lui-même avec les codes qu'il dénonce il montre que la satire est avant tout un jeu, un plaisir fait pour attiser la curiosité du lecteur.

Pour conclure, bien que l'acte d'écriture satirique ait pour motivation d'avoir un impact sur le lecteur, le message de l'auteur n'est pas toujours cerné dans son entièreté par ce dernier. L'impact voulu s'éloigne alors de ce que l'auteur avait originellement en tête. De plus, chez Swift le message en lui-même et les motivations ou les idées de l'auteur restent parfois ambiguës, sujettes à réinterprétation. L'acte lui-même et l'impact désiré ne sont pas clairement définis et l'auteur s'amuse justement de ce flou qui pousse alors le lecteur à s'interroger. L'auteur dit tout et son contraire et on ne sait comment interpréter sa satire. L'impact est alors complètement dépendant de l'interprétation du lecteur. L'acte d'écriture devient non pas un message qu'on impose mais qu'on offre au lecteur. Bien entendu le but étant de transmettre une critique mais aussi peut être un sens critique.

Bibliographie

- Berbinski Sonia (éd.), *Le Dit et le Non-dit*, Bruxelles, Peter Lang, 2016.
- Flint Christopher, « In Other Words: Eighteenth-Century Authorship and the Ornaments of Print », *Eighteen-Century Fiction*, 2002, 14, 3-4, p. 627-672.
- Hervet Céline. « Langage et Pouvoir dans le *Traité Politique* de Spinoza », *Philonsorbonne*, 2007, 1, p. 49-63.

- Howell A. C., « Res et Verba: Words and Things », 1946, *ELH*, 13.2, p. 131-142.
- Kelly Ann Cline, « After Eden: Gulliver's (Linguistic) Travels », *ELH*, 1978, 45.1, p. 33-54.
- Martinez, Marc, « Gulliver en son miroir : Spécularité et référentialité satiriques dans *Gulliver's travels* », *XVII-XVIII. Revue de la société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, 2006, vol. 62, p. 209-225.
- Scodel Joshua, *Excess and the Mean in Early Modern English Literature*, Princeton, Princeton University Press, 2002.
- Swift Jonathan, *A Modest Proposal and Other Satirical Works*, Dover, Dover Publications, 1996.
- Swift Jonathan, *A Proposal for Correcting, Improving and Ascertaining the English Language*, Nabu, Nabu Press, 1712.
- Swift Jonathan, *A Tale of a Tub and Other Works*, Angus Ross, David Woolley (éd.), Oxford, Oxford University Press, 1986.
- Swift Jonathan, *Gulliver's Travel*, New York, Oxford University Press, 2008.
- Williams Kathleen, *Jonathan Swift and the Age of Compromise*, Kansas City, University of Kansas Press, 1967.
- Wyrick Deborah Baker, *Jonathan Swift and the Vested Word*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1988.
- Zimmerman Everett, *Swift's Narrative Satires: Author and Authority*, Cornell, Cornell University Press, 1984.

Pour citer ce texte : Mélissa Richard, “L’ambiguïté du message satirique en prose chez Jonathan Swift”, dans *L'Atelier des Savoirs*, 18 juillet 2018, <https://eriac.hypotheses.org/520>.